Joséphine Colomb

Fermé pour cause de décès

Vertiges
ÉDITIONS VERTIGES NUMÉRIQUE

CE MATIN-LÀ, je traversais la place du marché, ornée des baraques de la foire. Je l'avais vue la veille, illuminée de toutes les lampes, de tous les lampions, et de toutes les chandelles des théâtres de saltimbanques, des boutiques de joujoux, des loteries en plein vent et des étalages de pain d'épice ; j'avais écouté les harangues des charlatans et des montreurs de phénomènes, le concert des grosses caisses, des clarinettes et des fifres, et j'avais admiré, comme les autres badauds, les superbes costumes de princes et d'or des diverses troupes d'acteurs. Mais au matin, quelle différence ! Les boutiques s'ouvraient lentement ; les chevaux de bois laissaient à peine deviner leurs formes sous la grande tente de toile grise qui les recouvrait ; toute musique se taisait, et une odeur de soupe à l'oignon et de friture décelait par-ci par-là un fourneau où la directrice des figures de cire ou du grand théâtre de Riquiqui faisait sa cuisine. Assise sur les marches de sa baraque, la jeune première, en jupon noir et caraco de flanelle, raccommodait les dorures de son costume de princesse, et non loin d'elle l'hercule, privé de sa massue, prenait prosaïquement son café au lait.

Une des baraques restait obstinément fermée et silencieuse. Ses habitants n'étaient pas partis cependant ; ils jouaient encore la veille, et j'avais remarqué les éclats de rire de la foule aux naïvetés du paillasse, grand garçon à figure naïse qui faisait la parade avec une grosse femme rouge, la maîtresse de l'établissement. Comme je me demandais ce qu'ils avaient pu devenir, la toile s'écarta, et la grosse femme parut, tenant à la main un grand écriteau en lettres noires. Elle se retourna vers le paillasse qui l'avait suivie, et lui tendant l'écriteau :

« Tiens, attache-moi ça là, sur le devant, et place-le bien, pour qu'on puisse le lire. Et tâche d'en finir un peu vite avec ta désolation : ça fait tort au métier, de pleurer. Va-t'en plutôt t'occuper des formalités, et mène les choses rondement, qu'on ne manque pas encore la représentation de demain. »

Elle rentra majestueusement dans sa baraque. Le pauvre paillasse sanglotait. Je m'approchai, et je lus sur l'écriteau qu'il attachait, en tremblant, ces mots fort mal écrits en très gros caractères : *Fermé pour cause de dessuis.*

Je demeurai tout pensif. On meurt donc et l'on pleure là-dedans, me disais-je, chez ces gens dont le metier est de faire rire ? Je regardai le paillasse, et sa figure niaise, ennoblie par la douleur, me parut touchante. Il pleurait toujours. À la fin, se rappelant sans doute la recommandation qu'il avait reçue, il fit quelques pas pour s'éloigner, puis il s'arrêta comme quelqu'un qui ne sait où aller, et regarda autour de lui. Il n'y avait la personne que moi ; aussi, ôtant son bonnet, il s'approcha timidement de moi et me dit :

« Monsieur, voulez-vous me dire où est la mairie, et puis l'église, et puis le cimetière... » À ce mot, il se remit à pleurer plus fort.

« Je vais du côté de la mairie, vous n'avez qu'à me suivre », lui répondis-je. Le pauvre homme m'intéressait.

« Merci, monsieur », dit-il ; et il se mit à marcher près de moi.

« Vous avez donc perdu quelqu'un cette nuit ? lui demandai-je au bout d'un instant. Est-ce par accident ? Il me semble que vous avez joué hier soir.

— Il faut bien jouer pour gagner son pain ; et puis la patronne n'entend pas qu'on se repose. Elle a fait son rôle jusqu'à onze heures, et après, elle est allée retrouver la petite. Pauvre agneau ! je lui avait bien porté à boire toutes les fois que j'avais pu, et elle me disait : « Merci, Arsène ! » avec sa chère petite voix.

Elle avait une fièvre ! ça faisait pitié. Après minuit passé elle n'a plus parlé, elle n'avait plus de force, mais elle vous regardait encore pour vous remercier. Et puis, quand le jour est venu, elle a fermé les yeux, et elle est devenue toute blanche, et au bout d'un instant nous avons vu qu'elle était morte. Pauvre petite chérie!

— Et la grosse femme qui a apporté l'écriteau, c'est sa mère ?

— Oui, c'est sa mère. Ce n'est pas une méchante femme, la patronne ; mais elle n'a pas le cœur bien tendre, et puis, que voulez-vous? elle a d'autres enfants à nourrir, elle n'a pas le temps de pleurer. Elle veut donner une représentation demain, et il faut qu'on enterre la petite de bonne heure pour que nous soyons libres après. Elle a du courage, elle jouera très bien, la patronne ; mais moi, je ne pourrai pas ! Déjà, depuis que la petite était malade, je ne faisais plus que des bêtises, et je ne trouvais plus rien à dire : à présent, ce sera bien pis ! Je l'aimais trop, voyez-vous! Elle était toute petite quand je suis entré au service de ses parents ; c'était moi qui la soignais, je lui apprenais le métier, j'étais toujours là pour l'empêcher de se faire du mal. Et dire que je n'ai pas pu l'empêcher de prendre froid, un jour qu'elle avait dansé ! Elle n'a plus fait que tousser et dépérir depuis ce jour-là. »

Nous étions arrivés à la mairie, j'entrai avec lui. Il avait besoin de moi, le pauvre Arsène : il ne savait pas ce qu'il avait à faire, et je lui dus lui servir de témoin. À cette question : s'il voulait une concession de terrain l'il parut très étonné. Je dus lui expliquer que pour qu'une tombe restât intacte dans le cimetière, il fallait en acheter l'emplacement.

« Et les autres ? me demanda-t-il.

— Eh bien, les autres... au bout de cinq ans on remue le terrain... »

Il fit une exclamation de désespoir. « Et combien faut-il payer, dit-il, pour qu'on n'y touche pas ?

— Pour dix ans, c'est cent francs; pour toujours, c'est plus cher.

— Cent francs ! »

Le pauvre homme était anéanti. Enfin, levant les yeux vers l'employé qui attendait, sa plume en l'air :

« Non, pas de concession, pas aujourd'hui... je ne peux pas... mais dans cinq ans, si j'ai cent francs, on ne touchera pas à la petite, n'est-ce pas?

— Non, sans doute ; vous serez toujours à même d'acheter le terrain. »

Nous allâmes ensuite à l'église, où il commanda un service. Le plus simple était encore trop cher, et le chagrin du pauvre paillasse me toucha tellement que je lui glissai dans la main de quoi payer un drap blanc et une couronne de fleurs à sa chère petite morte.

« Ah ! monsieur! me dit-il en sortant, si vous avez besoin qu'on se fasse tuer pour vous, vous n'avez qu'à le dire. »

Le lendemain, quand il se retourna après avoir jeté l'eau bénite sur le petit cercueil qu'on venait de descendre dans la fosse, il m'aperçut derrière lui. Cette fois il ne me dit rien, mais il me prit les mains et me les serra à les briser.

Une heure après, je le vis entrer chez moi.

« Je vous a suivi, monsieur, me dit-il, pour savoir où vous demeurier. Je voulais vous remercier, et puis... si vous voulez bien faire encore quelque chose pour moi... Je ne veux plus jouer la comédie, je ne veux pas quitter cette ville ; si vous pouviez m'aider à trouver une place de domestique...

— De domestique, mon pauvre garçon. Mais que savez-vous faire?

— Rien, monsieur, c'est vrai ; mais je suis très fort, et j'apprendrai ce qu'on me montrera ; ça n'est pas difficile d'obéir. J'en ai pris l'habitude avec la patronne. Elle vous menait rudement, et il y a longtemps que je l'aurais quittée, s'il n'y avait pas eu la petite... Je vous promets que je serai un honnête garçon ; je ne bois jamais, et je ferai tout ce qu'on me dira. En cinq ans, je pourrai bien amasser cent francs, n'est-ce pas, pour empêcher qu'on ne dérange la petite? »

Pauvre Arsène! Une idée me vint à l'esprit, et sans réfléchir que je ne savais ni ce qu'il avait fait ni d'où il venait :

« Voulez-vous entrer chez moi? » lui demandai-je.

Il se laissa tomber sur une chaise et resta muet de saisissement et de joie ; puis, quand il eut retrouvé la parole :

« Quel bonheur ! dit-il, je pourrai parler de la petite ! »

Il y a vingt ans de cela : Arsène ne m'a pas quitté, et jamais, même dans le bon vieux temps, époque classique des domestiques dévoués et fidèles, on n'a vu un meilleur domestique. Avec le premier argent que je lui donnai le jour où je le pris à mon service, il acheta une croix de bois noir ; depuis, c'est toujours au cimetière que ses gages ont passé, et maintenant sur la fosse où dort l'enfant des saltimbanques s'élève une tombe de pierre entourée d'un joli jardin. Arsène le cultive lui-même : il est devenu jardinier par amour pour le souvenir de sa petite amie, et il ne paraît pas une fleur nouvelle qu'il ne l'achète et ne la porte là.

Fermé pour cause de décès
est un conte de
Joséphine Colomb (1833-1892)
(Joséphine-Blanche Bouchet).

ISBN : 978-2-89668-509-7
© Vertiges éditeur, 2010
– 0510 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org